

Voyage à Venise par Mme Frédéric Mistral

I

Quand le train de Bologne, en route pour Venise, vous emporte, vous languissez d'arriver, à peine êtes-vous assis. Comme à Rome, comme à Naples, vous avez l'impatience, les yeux brûlent de voir ce que sera cette première vue qui donne l'impression générale des choses.

Peu à peu, le chemin de fer descend dans le pays plat, dans des plaines immenses qui se perdent au loin, dans des prairies fleuries ou des champs de vignes grimpantes dont les festons pendillent aux ormeaux alignés. Nous traversons tout, d'un coup un grand fleuve qui coule à pleins bords, l'Adige; nous côtoyons les collines du Padouan qui l'on appelle monts Euganéens. La plaine s'épanouit, s'aplatit et s'envase.

Nous franchissons des terres de marécages où le salicorne croit comme en Camargue. Nous entrons dans la lagune par un pont qui y patauge peut-être pendant une lieue de chemin. Plus que de l'eau et de l'eau, à peine profonde de trois ou quatre pans, avec des îles, des dépôts de sable et des chaussées basses, qui disparaissent à mesure que nous pénétrons dans la mer.

Il est quatre heures après midi. Soudain dans la mer lointaine éclot une vision féérique : c'est Venise, Venise qui, avec ses clochers, ses tours, ses coupoles brillantes, ses cimes de palais, ses mâts élevant dans l'air le Lion de Saint-Marc, sort de la mer, légère, finement dessinée sur un ciel de rose ; cela tellement léger, mince, aérien et à fleur d'eau que vous le prendriez aisément pour un mirage céleste : si le vent s'éveillait, vous auriez peur de voir tout cela fuir et s'évanouir comme une délicate nuée de dentelles. C'est l'âme d'une ville qui, peu à peu, prend corps; c'est le dévoilement de l'Orient rêvé, la révélation subite, délicieuse d'un songe de jeunesse.

Adieu la terre, avec ses trivialités. Adieu la vie coutumière, la vie fastidieuse, toujours la même, des villes et des villages. Nous sommes dans la merveille en plein.

A peine débarqués sur le trottoir de la gare au beau milieu de la lagune, nous voyons devant nous à l'embouchure du Canal grande de nombreuses gondoles qui attendent les voyageurs, avec les gondoliers aux visages francs et avenants, qui crient : *Gondola ? signora gondola ?*

Ayant choisi notre petite barque, un *facchino* y apporte en un clin d'œil notre bagage, nous nous asseyons sur un banc recouvert d'un tapis et voilà peu à peu, la belle effilée, toute peinte de noir et plein de ciselures, qui se dégage de ses sœurs et glisse, élégante, sur l'eau verte de la lagune. Le gondolier, debout sur la poupe, son unique rame à la main, fait claquer l'eau paresseuse. L'on fuse, l'on s'en va, ballotté doucement sans savoir où l'on va, à la belle fortune !

La sensation première est un mélange d'étonnement et d'appréhension d'où naît bien vite une mélancolie de poésie berceuse. Quelque chose comme une plainte semble vous envelopper; c'est un recueillement, une mélancolie douce et profonde qu'expriment à merveille les *Venetiaenischen Gondellied* de Mendelssohn. La gondole avec son tillac tout recouvert de noir comme une conventine semble une créature mystérieuse et vivante, toujours en méditation ou en conversation mystique avec les petites vagues.

Les maisons toutes vieilles s'égrènent en rangée de chaque côté de la lagune qui en baigne et moisit les fondements rouillés. Les îles de maisons sont, de loin en loin, reliées par de vieux ponts de pierre jetés sur les canaux. De ces ponts, il y en a à Venise quelque trois cent quatre-vingts. De temps en temps s'élève avec ses galeries à jour ses balustrades ciselées, quelque palais de marbre blanc. Dans le canal grand, où nous sommes à présent, il en apparaît toujours de nouveaux, palais de fées, avec leurs façades romanes, gothiques, byzantines ou, si vous voulez moresques ou plutôt d'un style particulier à Venise, éblouissant de fantaisie. Ils semblent dans leur silence et leur veuvage, tout en se réfléchissant dans la noble lagune, attendre le retour de leurs maîtres puissants, de leurs fêtes pompeuses, de leurs magnificences qui ne peuvent plus revenir.

Cependant la gondole rase un grand escalier de pierre et nous débarquons dans notre hôtel. A peine avons-nous abordé, et nous sommes étonnés, nous sommes frappés d'une chose, l'absence de tout bruit, le silence, le calme qui règnent ici partout. Jamais aucun cheval ; point de charrette ni de voiture. Les gens font leur chemin avec lenteur, ils parlent lentement. Ils vont et viennent dans les rues étroites, comme font les fourmis, vous savez, quand elles déménagent.

S'orienter tout seul dans une ville où l'on n'est jamais allé, c'est, il me semble, un des plaisirs les plus charmants du voyage. Nous voilà donc partis au hasard et sans guide, en quête, à petits pas, de la place Saint-Marc. Il est, bien sûr, aussi curieux de parcourir Venise à pied qu'en gondole. Car la ville enchantée, bâtie sur pilotis, au milieu de la mer, est arrangée de façon que l'on peut aller dans tous les quartiers et toutes les maisons, à pied aussi bien que par eau. Nous nous engageons d'abord dans des ruelles étroites comme des corridors. Les toitures là-haut tellement se rapprochent qu'elles paraissent se baiser ; et quand on

rencontre quelqu'un, il faut se ranger de côté pour le laisser passer. Puis, vous débouchez enfin dans des rues un peu plus amples, très joliment dallées, où il fait bon cheminer en examinant les boutiques ; puis les canaux, que l'on traverse sur des ponts à escaliers ; puis de petites places de loin en loin avec quelque belle église ; puis des tournants encore, où passent près de vous portant sur les épaules une paire de brocs de cuivre suspendus à une barre, — des femmes qui vendent de l'eau ; puis, tout d'un coup, lorsque vous vous y attendez le moins, un péristyle somptueux, un porche où vous entrez, et devant votre vue émerveillée, la place de Saint-Marc.

Là, de voir telle gloire vous êtes obligé de vous arrêter. Ce vaste espace bordé, en forme de carré, par des palais à colonnades et campés sur des arcs d'une incomparable richesse, d'une harmonie si belle, avec le grand ciel limpide qui lui fait un couvercle d'azur, cette resplendissante basilique de Saint-Marc, avec toutes ses bosselures, ses portails, ses balcons, clochetons, ses statues, merveilleusement colorisée par le temps aussi bien que par les marbres précieux de ses parois, ces trois grands mâts qui portent jusqu'au ciel sans nuages le lion de Saint-Marc avec ses ailes d'or, cette longue tour-magne de briques qu'on appelle le Campanile et qui se dresse en face de la tour de l'horloge, ces galeries toutes recouvertes d'arcades toutes chargées de statues, cet ensemble de splendeurs tout gonflé de souvenirs, cela vous donne, tout cela, dans un seul coup d'œil, l'apothéose et la synthèse de la célèbre République.

Nous sommes à la tombée du jour et sous les portiques élégants se promènent les belles Vénitiennes qui viennent y prendre le frais en se mirant dans les glaces des magasins qu'il y a tout autour de la place. Là, les points de vue de Venise, les photographies des principaux monuments, les chainettes d'or, les bijoux de toute façon, les verreries étincelantes vous crient : venez me chercher. Seulement vous n'avez pas loisir de les regarder une minute sans qu'une voix obséquieuse vous dise aussitôt à l'oreille : « Que désire la seigneuresse ? Entrez, entrez : choisissez l'article qui vous plaît. » Moi qui n'ai pas idée de faire des emplettes et qui ne sais pas marchander, cela me sèche toute envie. Le plus court est de s'en aller.

Nous voici au milieu de la *Piazza* magnifique. Les mosaïques extérieures de l'église de Saint-Marc, qui occupe le levant de la place, étincellent, brûlent aux derniers rayons du soleil. La carapace des coupoles semble carrelée d'argent et les aiguilles et croisillons, à la cime des dômes, élèvent tout là haut dans l'azur qui verdit leurs boules d'or.

En retraversant la place pavée de marbreries, nos yeux sont ravis par une nuée de pigeons qui volètent de toutes parts. Il y en a des milliers tout semblablement gris, le bec et les pattes rouges. Familiers, ils viennent becqueter les grains de maïs qu'on leur offre dans la main. Et de là, ils s'envolent sur les épaules et la nuque des statues d'alentour — qui, au

milieu de tant de battements d'aile, semblent remuer la tête. Ils nichent dans les creux des chlamydes des dieux, dans le sein des déesses, dans la robe des saints et vous voyez les œufs blancs qui sortent de la paille. Ce sont les pigeons de la République. Personne ne leur fait de mal.

Mais la nuit, du temps que nous dînons, a ombragé toute la ville. Le silence enveloppe encore davantage le mystère de cette étrange cité. Ni clôture de portes, ni tumulte des rues, ni remous de foules, vous n'entendez plus rien, sinon le heurt et le soupir des ondes qui s'agitent entre les barques, avec, de temps en temps, l'employé de l'hôtel qui crie du seuil : *Poppe ! Poppe !* pour faire approcher les gondoles des voyageurs qui veulent aller se promener.

Mais tout d'un coup, sous les étoiles, vous entendez au loin, dans les ténèbres du canal grand, des voix qui chantent en chœur. Délicieusement cette chanson approche. Une gondole, illuminée avec des lanternes de couleur, des *lanternes vénitiennes*, glissant sur la lagune comme une apparition fantastique de fées, s'avance lentement, très lentement, et des voix d'hommes et de femmes, des voix harmonieuses, d'une expression suprême, chantent les sérénades populaires de l'Italie, *Oje Caroli, Funicuti-Funicula, Santa-Lucia*.

D'autres gondoles passent chargées de chanteurs ou bien de promeneurs. Les lumières des petites barques se croisent, se fuient, rayant l'onde noirâtre de clartés qui s'effacent. Venise ensommeillée, assoupie, écoute ... Elle écoute le songe d'une nuit d'été.

II

Le lendemain, de bonne heure, nous partons pour saluer avec l'azur et le soleil; la Piazza, la basilique et le palais des Doges.

Impossible d'entrer dans l'église de Saint-Marc sans un étonnement qui va jusqu'à l'éblouissement. Cette pompe prodigieuse qu'ont déployée les Vénitiens pour rendre à Dieu son culte, cet enveloppement de richesses, de marbres, de mosaïques resplendissantes, qui sont particuliers à la foi de ce peuple — autant qu'à son orgueil — vous font comme entrevoir les splendeurs du Paradis.

Du style sévère de nos cathédrales gothiques et romanes une idée unique sort l'austérité dans la vertu. Il suffit de cela, quand cela est compris, pour élever les cœurs vers l'idéal et l'héroïsme. Mais ils ne pouvaient pas, les Vénitiens, adorer Dieu comme nous autres (et je parle surtout de la France du nord), nous autres qui, des branches de nos allées d'arbres, fîmes des ogives, qui en vitraux changeâmes la lumière mouvante du feuillage des forêts, et qui lançâmes en clochers pointus et longs la cime de nos peupliers. Il fallait, cela se comprend; à ces seigneurs des Îles Orientales les rayons du soleil fondus dans l'or de leurs mosaïques, les larges yeux byzantins qui éclairent et sondent la mer, les coupoles qui semblent des montagnes d'argent éblouissantes dans l'azur et, à,

profusion, le luxe des pierres précieuses, du bronze et de l'or, des marbres les plus rares et de toutes couleurs.

Voilà, ce qu'ils ont mis dans Saint-Marc. Huit cents ans à la suite, l'opulence du monde s'est entassée ici.

Les Vénitiens, qui avaient bons crocs, ont perché sur le porche de leur première église les chevaux de bronze de Constantinople. Ils ont charrié les plus belles colonnes des temples antiques de la Grèce et celles même du temple de Salomon, en albâtre translucide. Les plus grands peintres de Venise y ont, dedans et dehors, ciselé en perfection tout l'évangile de saint Marc.

Derrière le maître-autel un gardien nous fit voir la fameuse *pal d'oro* qui est un retable d'or massif, éblouissant de perles, d'émaux, de camaïeux, de rubis, de turquoises et de toutes les pierres précieuses que l'on peut imaginer. Tout cela vieux et ranci comme le roi Hérode.

Le trésor de la sacristie contient, entre autres curiosités, l'anneau, que le doge lançait dans l'Adriatique pour marier avec la mer la République de Venise. C'est un anneau assez large où se voient encastrés quelques rubis sur une plaque, avec une turquoise au milieu. – «Chaque an le doge, nous fit le gardien, du haut du Bucentaure, le jetait dans la mer.

- Et, alors, comment se fait-il, lui dis-je, que vous l'avez encore là ?

Et le guide, en souriant :

- Pour le rattraper, madame, nous avons la précaution d'ouvrir un filet sous les flots.

A Venise, demeure une jeune femme poète, originaire de Modène qu'on appelle Maria Licer. Comme on nous avait dit beaucoup de bien d'elle et que mon mari était, du reste, en correspondance avec elle, depuis quelques années, au sujet d'une traduction italienne de *Nerto*, que cette muse gentille est en train de préparer, nous montâmes en gondole pour aller lui rendre visite.

De canal en canal, en passant sous les ponts et croisant, de temps en temps, quelque noire gondole, nous arrivâmes sur la place de la *Commenda di Malta* où demeure la félibresse.

Une servante nous introduit, et vite la poétesse vient nous rejoindre au salon. Dès son aspect, nous sommes captivés par l'avenance et la grâce de la belle jeune fille. Blonde, grande gracieuse, pleine d'aisance et de savoir, elle nous ramène sur le coup, aux patriciennes de la Renaissance italienne, ces prêtresses du beau qui savaient, tout et qui savaient parler élégamment de tout. Elle, dans son intelligence largement ouverte, elle a en particulier une qualité rare pour une femme du monde : la précision, l'exactitude dans l'expression de la pensée.

Melle Licer habite paisiblement, avec ses parents, et elle nous dit ensuite en causant, qu'elle a refusé jusqu'à maintenant les propositions, même les plus brillantes, qui lui ont été faites pour se marier.

Elle a élevé dans son cœur, à-côté de l'autel chrétien, celui de la Poésie, et elle veut lui rester fidèle.

On causa un moment de la Renaissance provençale, puis de la littérature italienne d'aujourd'hui, puis de Josué Carducci (que nous avons rencontré à Rome et à Bologne et qui est le chef des poètes d'outre-mont.)

- Et Venise, dis-je enfin, vous y plaisez-vous, Mademoiselle?

Elle nous répondit :

- Venise, pendant quelques mois est un enchantement. Mais quand toujours, sans cesse, il y faut demeurer, elle donne de la mélancolie. L'hiver la lagune est brumeuse. L'été, on languit de voir la campagne, les bois et les montagnes, qui sont si doux à contempler et que nous ne voyons jamais ici.

Enfin nous prîmes congé de cette aimable poétesse, tout ravis de son charme. Nous achevâmes la journée sur la place de Saint-Marc où l'on retourne volontiers trois ou quatre fois par jour à la mode vénitienne. C'est le soir un délice d'y entendre la musique, qui joue au milieu de la place deux ou trois jours de la semaine.

Comme des reines, là, les dames de Venise se promènent doucement. Les cafés regorgent de monde. L'électricité, le gaz reluisent de tous côtés. Les palais des Procurateurs, avec leurs magasins de verre de Venise, sont illuminés de vert, de rose, et, au ciel, d'un azur presque smaragdine, les étoiles d'or, vacillent tout là-haut, pleines de songe.

Le jour suivant, nous prenons un guide pour rouler à pied dans les labyrinthes de la ville amphibie, où il n'est pas commode de se retrouver quand on est nouveau débarqué.

Avec cela, nous nous perdons dans un brouillis de ruelles, de *calle*, de *traghetti*, comme on dit là-bas, où nous rencontrons des jeunes filles, des dames d'un beau type (mélange de fierté, de noblesse et de douceur) qu'il nous semble avoir déjà vues dans les toiles du Titien : car beaucoup d'entre elles sont blondes et rousses comme l'or. Elles vont et viennent tête nue ou couverte de la mantille, l'air souriant, souvent avec un pauvre châle, tout fané et effrangé, les pieds dans des patins avec le talon qui joue.

On voit, de droite et de gauche, de petites boutiques à petits portraits, des culs de sac, des passages entre de vieux hôtels à fenêtres treillagées et de petites places désertes au milieu desquelles il y a un abri de citerne couverte, cadénassée ou verrouillée. On y rencontre quelquefois de petits groupes qui prennent le soleil ou l'ombre : ce sont les *Fiacconi*, un sobriquet qui se donne aux Vénitiens et qui veut dire : les paresseux. Mais que veut-on qu'ils fassent, emmurés, isolés, comme ils sont dans leurs lagunes, n'ayant plus, comme jadis, pour s'envoler sur la mer, l'aile toujours ouverte de leurs voiles innombrables et de leurs puissantes flottes.

C'est de ce brave peuple, en attendant, que sortent ces vaillants gondoliers bien plantés et peu parlants, adroits en leur métier, honnêtes et gens de confiance.

Dans les boutiques populaires, nous remarquons spécialement celle des chaudronniers ou l'on voit pendre tout un arsenal de cuivre : broches, brocs, casseroles, cassettes, chaudronnets et jusqu'à de petits lionceaux de Saint-Marc, tout cela flambant, reluisant et martelé de main de maître.

De temps en temps, nous nous arrêtons pour visiter quelque église. Il faudrait les voir toutes, car dans chacune d'elles, il y a quelque merveille de ces peintres vénitiens qui ont immortalisé dans leur art chaleureux l'ancienne splendeur de leur patrie.

Nous mentionnerons seulement *SS Giovanni e Paolo* et *Santa Maria dei fari*, qui sont les deux nécropoles des grands hommes de la République. Y dorment dans des sarcophages splendidement ciselés les doges Morosini, Marco Corner, Venier, Vendramini, Pesaro, Vallier, etc., le sculpteur Canova et encore le grand Titien.

Toutes ces églises qui n'ont jamais été profanées ou ravagées par les révolutions, ni restaurées comme les nôtres, ont un aspect de vétusté où est empreinte la foi aussi bien que l'histoire des longues générations qui y ont prié Dieu tour à tour.

A force de cheminer, nous voyons se dresser tout à coup, d'une seule enjambée sur l'eau du canal grand, le fameux pont du Rialto, le plus beau et le roi de tous les ponts de Venise. Sous son arche unique, recouverte d'arceaux qui forment galerie, fusent sans cesse gondoles et bateaux à vapeur, et sur le pont se pressent on ne sait combien de petites boutiques toutes ornées de rideaux rouges et jaunes, avec un fouillis de monde qui monte et descend.

Et là, tout près du Rialto, se voit la poissonnerie, pleine d'une multitude de peuple, chacun avec son panier, en train d'acheter ou de palper le poisson chamarré. Et cela nous rappelle les beaux vers d'Aubanel (dans sa pièce *Une Vénitienne*) :

C'est un carnaval de Venise :
les hommes en manches de chemise
heurtent les grandes dames cent fois.

Les pêcheurs crient leur pêche
et les vendeurs d'eau fraîche
crient et font tinter leurs verres.

Nous prenons, pour nous en revenir, le bateau à vapeur qui va, en un moment nous débarquer sur la piazzetta en face du Palais du Doge, à droite de l'île de Saint-Georges.

Ce palais ducal, merveille des merveilles ! Colossal et léger, suspendu avec sa masse imposante et superbe sur un treillis d'arcs-boutants et d'ogives et de trèfles, de colonnettes à chapiteaux et de balustres en

marbre blanc, qui semblent un travail d'araignée ou plutôt un travail de Génie comme il y en a dans les contes des Mille et une Nuits. Une fée, échappée de l'aube orientale, n'aurait pas mieux peint de rose emperlé les parois chamarrées de cet édifice étrange. On voit que les petites brises de Byzance et de l'Inde ont bien soufflé jusqu'à Venise et ont inspiré tout cela.

Une des places les plus agréables de Venise, les plus enchanteresses pour la vue, c'est la *Piazzetta* contiguë à la Place de Saint-Marc. D'un côté le palais des doges dans toute son étendue; de l'autre, la majestueuse bibliothèque de Sansovino ; puis, au midi, au ras de la mer, deux colonnes géantes sur l'une desquelles est dressé le Lion de Saint-Marc. Les barques, les bateaux à vapeur, les gondoles, s'amarrent ici au débarcadère dans la lumière de la mer. Rien d'émerveillant comme cette eau brillante de la Rive des Esclavons qui s'étend au pied d'un alignement de palais coupé par des ponts, et à perte de vue.

Suivons-la, cette *Rivo dei Schiavoni*. Elle nous mène aux jardins publics où il fait bon revoir un peu les arbres et les fleurs. Comme nous faisons le tour des allées, nous voyons des terrassiers qui plantent des pilotis. Ils sont quatorze, chacun une corde à la main, qui guident le « mouton » [sonnette pour enfoncer les pieux] en l'air, au-dessus d'une poutre dressée dans le limon et tous à la fois le laissent retomber. « *Zou ! tous !* » leur criait le maître en vénitien. Et les hommes chantaient pour frapper d'accord une espèce de cantilène qui disait à peu près ceci :

Zou ! qu'il frappe le mouton !
Et qu'il assomme le patron !

Nous nous embarquons là pour aller au Lido. Du bateau qui nous porte nous contemplons à notre aise la splendeur de Venise avec ses coupoles argentées, ses édifices fantastiques, et son haut campanile qui crève là-haut l'air bleu : une vision de gloire, nageant entre ciel et terre, dans l'azur et l'émeraude. Le bateau à vapeur, dans la mer, suit une estacade de pieux à fleur d'eau qui servent de signaux pour se garer des bancs de sable. Les petits flots clapotent et rient, orangés, rouges vifs et violets, doucement lumineux. Au loin, des îles basses, avec leurs églises et leurs clochers ; à droite, à l'écart, celle de San Servolo.

Mais nous sommes au Lido, une arène de sable, longue, ombragée, avec des terres cultivées, des établissements de bains, des cabarets et des casinos, où le peuple vénitien vient le dimanche se promener. Ici, au ras de cette île, viennent battre les vagues de la mer Adriatique, et les yeux accompagnent au loin, au large, les bâtiments qui vont et viennent entre la Dalmatie ou l'Istrie et l'Italie.

Mais nous ne pouvons pas finir cette brève narration — où nous ne contons pas la centième partie de ce nous aurions à raconter, — sans dire un mot pourtant sur l'Académie des Beaux-Arts.

Nous glisserons devant les œuvres des Primitifs : Semitecolo, Basaiti, Roccone, Mansueti, Carpaccio, etc. Ces premiers nés nous plaisent en tant que, par leurs qualités de grâce, leurs rêves purs, mystiques et délicats, ils nous rappellent Giotto et Perugin, mais avec une beauté de teinte à laquelle on voit assez qu'on est à l'aube de la palette vénitienne.

Après, voici Bonifazio qui, dans le *Festin du mauvais riche*, tant par son coloris que par sa riche mise en scène, montre déjà l'opulence où vont nager les maîtres de cette magnifique école. Jean-Bellin, avec ses madones vraiment paradisiennes ! Et Gentil Belin qui, en patriote, dans une procession sur la place Saint-Marc, dessine par le menu tour les costumes de son temps et dore les clochers de cette basilique (qui n'ont jamais été dorés que dans son tableau) ! Et les deux Palma, dont l'un acheva en tremblant la belle dernière toile qu'avait peinte le Titien ! Quand il l'eut achevée, il l'offrit à Dieu avec une inscription qui est sur le tableau. Et le chaleureux. Giorgione, et le plaintif Marccone et tant d'autres qui ont trempé leur pinceau dans l'arc-en-ciel !

A mesure que se succèdent les œuvres de ces peintres, la couleur ne fait, comme on dit, que croître et qu'embellir. Il fait plaisir de contempler cette splendeur qui va en augmentant d'éclat et d'ardeur depuis les Primitifs jusqu'aux incomparables maîtres : Véronèse, Titien et Tintoret. Venise, avec les tons divins de sa lagune, la beauté souriante et claire de ses femmes, la noblesse de ses patrices, la fierté de son histoire, la poésie de ses pécheurs et de ses gondoliers, voulait des poètes pour la chanter. Mais ses poètes seront des peintres et ses poèmes des tableaux.

L'Assunta du Titien est la plus belle toile qu'il y ait de lui aux Beaux-Arts. Marie s'y enlève dans une guirlande d'anges et d'âmes bienheureuses. En haut, le paradis avec ses anges et Dieu le Père qui viennent la recevoir.

En bas, les apôtres étonnés et ravis. Et la lumière, à flots, qui jaillit partout. La tête du Seigneur est bien celle du créateur. Les draperies de pourpre et les lueurs dorées qui s'échappent de l'ensemble me font songer, ma foi, à nos resplendissants soleils couchants de Provence, qui attendent pour être rendus, une peinture comme celle-là.

L'audacieux, le vigoureux Tintoret a ici *un Saint-Marc délivrant un esclave*. Vous voyez le saint qui sort du ciel, soudain, tête en avant comme s'il allait glisser au plus vite sur la terre, pour délivrer l'esclave qui a mis sa foi en lui et que, pour cela, les bourreaux ne peuvent pas réussir à clouer sur la croix. Tout cela soulevée, travaillé et enlevé comme par un coup de mistral.

Mais voilà Véronèse dans son *Repos chez Lévi*, et dans ses autres festins, avec ses femmes blondes et toutes couvertes de perles, ses esclaves, ses

lévriers (qu'il met dans tous ses tableaux) et ce coloris argenté qui éclaircit toujours ses paysages et que nous retrouvons en Provence quand la brise rebrousse les bois d'aubes.

Nous ne voudrions pas quitter Venise sans gravir au campanile de Saint-Marc : une tour carrée, bâtie de briques et qui a quatre-vingt mètres de haut : « Bonaparte, nous dit celui qui nous guidait y monta à cheval jusqu'à la plate-forme.. » C'est possible, car on y monte par un plan incliné, qui fait la vis jusqu'en haut.

Mais quelle vue de là-haut ! Venise, à vos pieds, vous la voyez qui sort de l'eau comme un nouveau monde qui naît, ou telle que la terre éclosant de la mer à l'heure de la création. Venise, c'est Vénus qui sourit au soleil dans sa conque marine. La mer qui l'enveloppe de son immensité bleuâtre lui fait, avec la moire mouvante de ses ondes, un vêtement royal. De la lagune aux nuages blancs, un voile de rayons cache, lumineux, ses épaules et sa chevelure dorée.

Mme Marie Mistral